Le Bossu ou le Petit Parisien

Par Paul FÉVAL

DEUXIÈME PARTIE

L'HOTEL DE NEVERS

— L'autre aussi. Tout n'est pas dit là-dessus, ma caillou. Et dans ceux qui attendent leur tour, après nous deux, après M. le chevalier de Faënza et M. le baron de Saldagne, nous n'avons compté ni M. de Peyrolle, ni le prince Philippe de Gonzague.

La porte s'ouvrait. Passepoil n'eut que le temps de répondre :

— Qui vivra verra !

Un domestique en grande livrée entra, suivi de deux ouvriers toiseurs. Il ne regarda même pas, tant il était affairé, du côté de nos braves qui se glissèrent inaperçus dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Et vite ! fit le valet, tracez la besogne de demain. Quatre pieds carrés partout.

Les deux ouvriers se mirent aussitôt au travail. Pendant que l'un deux toisait, l'autre marquait à la craie chaque division de quatre pieds, et y attachait un numéro d'ordre. Le premier numéro attaché fut 927. Puis l'on suivit.

— Que diable font-ils là, mon bon ? demanda le Gascon en se penchant hors de son abri.

— Tu ne sais donc rien ? reprit Passepoil ; chacune de ces lignes indique la place d'une cloison, et le numéro 927 prouve qu'il y a déjà près de mille cases dans la maison de M. de Gonzague.

— Et à quoi servent ces cases ?

— A faire de l'or.

Cocardasse ouvrit de grands yeux. Frère Passepoil entreprit de lui expliquer le cadeau grandiose que Philippe d'Orléans venait de faire à son ami de cœur.

— Comment ! s'écria le Gascon, chacune de ces boîtes vaudrait autant qu'une ferme en Beauce ou en Brie ! Ah ! mon bon, mon bon, attachons-nous solidement à ce digne M. de Gonzague !

On toisait, on marquait. Le valet disait :

— Numéro 935, 936, 937, vous faites trop bonne mesure, l'homme ! Songez que chaque pièce vaut de l'or !

— Bénédiction ! fit Cocardasse ; c'est donc bien bon, ces petits papiers ?

— C'est si bon, répliqua Passepoil, que l'or et l'argent sont sur le point d'être dégommés.

— Vils métaux ! prononça gravement le gascon ; ils l'ont bien mérité. As pas pur ! s'interrompit-il, je ne sais pas si c'est vieille habitude, mais je conserve un faible pour les pistoles.

— Numéro 941, fit le valet.

— Il reste deux pieds et demi, dit le toiseur, fausse coupe !

— Oimé ! fit observer Cocardasse ; ce sera pour un homme maigre.

— Vous enverrez les menuisiers tout de suite après l'assemblée.

— Assemblée de quoi ? demanda Cocardasse.

— Tâchons de le savoir ; quand on est au fait de ce qui se passe dans une maison, la maison est bien avancée.

Cocardasse, à cette observation pleine de justesse, caressa le menton de Passepoil, comme un père tendre qui sourit à la naissante intelligence de son fils préféré.

Le valet et les toiseurs étaient partis. Il se fit tout à coup un grand bruit du côté du vestibule. On entendit un concert de voix qui criaient :

— A moi ! à moi ! j'ai mon inscription. Pas de passe-droit, s'il vous plaît !

— A d'autres, fit le Gascon ; nous allons voir du nouveau !

— La paix, pour Dieu ! la paix ! ordonna une voix impérieuse au seuil même de la salle.

— M. de Peyrolles ! dit frère Passepoil ; ne nous montrons pas !

Ils s'enfoncèrent davantage dans l'embrasure, et tirèrent la draperie.

M. de Peyrolles en ce moment franchissait le seuil, suivi ou plutôt pressé par une foule compacte de solliciteurs. Solliciteurs d'espèce rare et précieuse, qui demandaient à donner beaucoup d'argent pour un peu de fumée.

M. de Peyrolles avait un costume d'une richesse extrême. Au milieu du flot de dentelles qui couvrait ses mains sèches, on voyait les diamants étinceler.

— Voyons, voyons, messieurs, dit-il en entrant et en s'éventant avec son mouchoir garni de point d'Alençon, tenez-vous à distance ; vous perdez, en vérité, le respect.

— Ah ! lou couquin, est-il superbe ! soupira Cocardasse.

— Il a le fil ! déclara frère Passepoil.

C'était vrai. Ce Peyrolles avait le fil. Il se servait, ma foi, de la canne qu'il tenait à la main pour écarter cette cohue d'écus animés. A sa droite et à sa gauche marchaient deux secrétaires, armés d'énormes carnets.

— Gardez au moins votre dignité ! reprit-il en secouant quelques grains de tabac d'Espagne qui étaient sur la maline de son jabot : se peut-il que la passion du gain ?...

Il fit un geste si beau que nos deux prévôts, placés comme des dilettanti en loge grillée, eurent envie d'applaudir. Mais les marchands qui étaient là ne se payaient point de cette monnaie.

— A moi ! criait-on, moi le premier ! j'ai mon tour !

Peyrolles se posa et dit :

— Messieurs !

Aussitôt le silence se fit.

— Je vous ai demandé un peu de calme, continua Peyrolles. Je représente ici directement la personne de M. le prince de Gonzague, je suis son intendant. Je vois çà et là des têtes couvertes.

Tous les feutres tombèrent.

— A la bonne heure ! reprit Peyrolles. Voici, messieurs, ce que j'ai à vous dire.

— Chut ! chut ! écoutons ! fit la masse.

— Les comptoirs de cette galerie seront construits et livrés demain.

— Bravo !

— C'est la seule salle qui nous reste. Ce sont les dernières places. Tout le surplus est arrêté, sauf les appartements privés de monseigneur et ceux de madame la princesse.

Il salua.

Le chœur reprit :

— A moi ! je suis inscrit. Palsambleu ! je ne me laisserai pas prendre mon tour !

— Ne me poussez pas, vous !

— Allez-vous maltraiter une femme !

Car il y avait des femmes, les aïeules de ces dames laides qui, de nos jours, effrayent les passants, vers deux heures de relevée, aux abords de la Bourse.

— Maladroit !

— Malappris !

— Malotru !

Puis des jurons et des glapissements de femmes d'affaires. Le moment était venu de se prendre aux cheveux. Cocardasse et Passepoil avançaient la tête pour mieux voir la bagarre, lorsque la porte du fond située derrière l'estrade s'ouvrit à deux battants.

— Gonzague ! murmura le Gascon.

— Un homme d'un milliard ! ajouta le Normand.

D'instinct, ils se découvrirent tous deux.

Gonzague apparut en effet au haut de l'estrade, accompagné de deux jeunes seigneurs. Il était toujours beau, bien qu'il approchât de la cinquantaine. Sa haute taille gardait toute sa riche souplesse. Il n'avait pas une ride au front, et sa chevelure admirable, lourde d'essence, tombait en anneaux brillants comme le jais sur son frac de velours noir tout simple.

Son luxe ne ressemblait pas au luxe de Peyrolles. Son jabot valait cinquante mille livres, et il avait pour un million de diamants à son collier de l'ordre, dont un petit coin seulement se montrait sous sa veste de satin blanc.

Les deux jeunes seigneurs qui le suivaient, Chaverny le roué, son cousin par les Nevers, et le cadet de Navailles, portaient tous deux poudre et mouches. C'étaient deux charmants jeunes gens, un peu efféminés, un peu fatigués, mais égayés déjà, malgré l'heure matinale, par une petite pointe de champagne, et portant leur soie et leur velours avec une admirable insolence.

Le cadet de Navailles avait bien vingt-cinq ans ; le marquis de Chaverny allait sur sa vingtième année. Ils s'arrêtèrent tous deux pour regarder la cohue, et partirent d'un franc éclat de rire.

— Messieurs, messieurs, fit Peyrolles en se découvrant, un peu de respect, au moins, pour monsieur le prince !

La foule, toute prête à en venir aux mains, se calma comme par enchantement ; tous les candidats à la possession des cases s'inclinèrent d'un commun mouvement ; toutes ces dames firent la révérence. Gonzague salua légèrement de la main et passa en disant :

— Dépêchez, Peyrolles, j'ai besoin de cette salle.

— Oh ! les bonnes figures ! disait le petit Chaverny en lorgnant à bout portant.

(A suivre.)

AVIS DIVERS

Chemises sur Mesure

M. Prosper ROTGÉ, chemisier à Paris, a l'honneur d'informer ses clients et amis qu'il reprend la direction commerciale de sa maison, pour la Région du Nord.

Comme par le passé, il se tient à la disposition des clients pour toutes commandes et réparations qu'on voudra bien lui confier.

ROTGÉ
119, Rue de la Gare, Roubaix

LA VUE POUR TOUS
Ancienne Maison Weil
MAILLARD
praticien, a obtenu des cures merveilleuses par l'emploi de ses verres gradués au silex. Ils conservent la vue à toutes les personnes sujettes à un travail d'attention, telles que l'étudiant, l'ecclésiastique, le médecin. Ils rendent la force aux yeux fatigués par l'âge, le travail et la maladie. Le prix en est très modeste. 1 fr. 50 pour pince-nez et lunettes de myopes ou presbytes.
Envoi franco contre 1 fr. 50 en mand.-poste. (Indiquer l'âge exact).
26, rue Faidherbe, LILLE
La Maison n'a pas de dépôt et ne fait pas colporter.

AU CORSET ÉLÉGANT
Vandorpe-Lava
61-63, Rue des Fabricants
ROUBAIX
Pour cause d'inventaire : Grands Rabais sur les Corsets et les Jupons.
Maison la mieux assortie de la région et vendant le meilleur marché.
CORSETS DROITS SUR MESURE depuis 5 fr. 95

C.-J. VIVIEZ
C.-J. VIVIEZ
C.-J. VIVIEZ
C.-J. VIVIEZ
C.-J. VIVIEZ
La grande Maison de Bandages et Orthopédie,
60, rue Esquermoise, Lille.

MACHINES A COUDRE
SINGER
ROUBAIX
Grande-Rue, 20
EXPOSITION UNIVERSELLE
PARIS 1900 LE GRAND PRIX
LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE
37, rue Nationale,
TOURCOING
SINGER
MACHINES A COUDRE

COUCHES A PRIMEURS brevetés
Longueur 3 mèt. — Largeur 1 m. 50
J'ENVOIE LA COUCHE MONTÉE ET VITRÉE POUR 72 FRANCS
AUCUNE MAÇONNERIE N'EST NÉCESSAIRE

Le coffre est en bois peint, assemblé solidement et garni de bonnes ferrures.
Les 8 châssis en fer sont solides et légers, une dame ou un enfant les manipule aisément ; on les reçoit vitrés dans un emballage parfaitement conditionné. La même couche à un seul versant, long. 3m, larg. 1m, vaut 53 fr.
GOSSART-de FERNELMONT, Constr à SIN-LE-NOBLE (Nord)
SERRES, APPAREILS DE CHAUFFAGE, CATALOGUE ILLUSTRÉ GRATUIT
Emballage gratuit moyennant retour franco Douai.

TOUX BRONCHITES — **PASTILLES** — CATARRHES Guéris par les
BRACHAT

LE MONITEUR DE LA MODE
paraissent tous les Samedis
20 PAGES GRAND FORMAT
LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS ARTISTIQUE DES JOURNAUX DE MODES
CONTIENT :
PLUS DE MODÈLES NOUVEAUX
PLUS DE TRAVAUX À L'AIGUILLE
PLUS DE LITTÉRATURE
PLUS DE RECETTES DE CUISINE
PLUS DE RENSEIGNEMENTS
QU'AUCUN AUTRE
3 MOIS : 4 francs — UN AN : 14 francs
ÉDITION 2 : contenant une Gravure coloriée et un Patron découpé dans les 2e, 3e et 4e Nos.
3 MOIS : 8 fr. 50 — UN AN : 26 francs
ABEL GOUBAUD, Éditeur, 3, r. du 4-Septembre

Offres et Demandes d'Emplois

Prix uniforme : **0,60** l'insertion.

S'adresser au HALL du **PROGRÈS DU NORD**, *51, rue Nationale, LILLE ; aux bureaux de* **l'AVENIR**, *65, rue des Fabricants, à ROUBAIX ; rue Verte, 53, à TOURCOING ; chez notre correspondant de Valenciennes, 9, passage Boca. — Et à tous les Correspondants et Dépositaires du Journal.*

REPRÉSENTATION
Jeune Représentant, sérieux, intelligent et actif, visitant les épiciers de l'arrondissement de Lille, désirerait s'adjoindre des cartes de maisons sérieuses et importantes.
Ecrire au bureau du *Progrès*, aux lettres V. A. Z. 19482

SERVANTE
On demande une servante, sachant faire la cuisine, rue Nationale, n° 266, Lille. — Très urgent. n.o.

HORLOGERIE
Bijouterie, Lunetterie en gros
M. Emile Facques, 13-15, rue des Ponts-de-Comines, demande un **Voyageur** pour visiter la clientèle de petites localités Nord et Pas-de-Calais. 11à15j.19423

Avis aux Notaires
Un bon expéditionnaire possédant belle écriture et sérieuses références, demande place dans étude de Lille.
Réponse au bureau du *Progrès*, aux initiales N. T. n.o.

CASQUETTES
On demande des **Apprenties** sachant coudre, 50 centimes par jour. — S'adresser rue St-Eloi, 15, près la Place des 4-Chemins, Wazemmes. 19483

Comptable
partie double, libre trois jours par semaine, désire les utiliser, en travaux de comptabilité, ou recettes.
Réponse aux initiales G. G. B, 67, rue des Postes, Lille. 19489

Ménage
deux personnes, demande **Bonne** sachant faire cuisine et lessiver.
Prendre l'adresse au bureau du *Progrès*. 15à19j.19490

On demande
Un Bon FORGERON
en carrosserie, connaissant à fond la ferrure de voiture. — Bonne journée.
Inutile de se présenter sans références.
S'adr. au bureau du *Progrès*. 15.16j.19478

Tailleurs
Le 43e de Ligne, à Lille, réserve des places, pour 3 ans, à bons ouvriers voulant s'engager ou devancer l'appel. S'adr. avant le 1er février au maître tailleur. 22810

GÉRANCE ou DÉPOT
Jeune ménage désirerait tenir gérance ou dépôt de bonne maison connue. Le mari, étant employé de commerce, tiendrait au besoin correspondance et comptabilité. On peut fournir cautionnement et sérieuses références. — Ecrire aux initiales L. K. C., rue des Viviers, ROUBAIX.

HOMME SÉRIEUX
d'une cinquantaine d'années, actif et vigoureux, demande place dans bonne maison de commerce ou administration comme garçon de magasin, de recette ou emploi de confiance quelconque.
Peut fournir les meilleures références.
Prendre l'adresse au bureau du *Progrès*. n.o.

HOMME 32 ans, marié, désire emploi à Lille ou environs, soit comme peintre, ou autre profession s'y rapportant, même comme garçon de magasin.
S'adresser rue Grande-Allée, impasse Ramar, 11, Lille. n.o.

PETITE BONNE
d'une quinzaine d'années est demandée, 11, Bd des Ecoles, Lille.
Coucherait chez elle. 19460

COMPAGNIE ASSURANCES
Vie Populaire. — Accidents. demande partout **Agents**, larges rémunérations. Inspecteur met au courant.
Ecrire : M. L., bureau du *Progrès*. 19468

UNE FEMME
demande journées ou ménages.
S'adresser au 3e, 82, rue d'Artois, Lille. n.o.

On demande une Bonne
de 14 à 18 ans, sérieuse et aimant les enfants.
Prendre l'adresse au bureau du *Progrès*. 14.15j.19471

JEUNE MÉNAGE sans enfants, instruction solide, au courant de la limonade et du service d'Hôtel-Restaurant, demande **Gérance** ou **Direction** sous contrôle d'un Café Restaurant, Hôtel ou Cercle, à Lille, Paris, Dunkerque ou autre ville ou port important. — Ecrire poste restante aux initiales G. L. C., ROUBAIX.

Employés
Si vous voulez augmenter vos ressources, vous pouvez vous faire de 50 à 250 par mois en utilisant une partie de vos heures de loisir à propager une œuvre humanitaire. Pour renseignements gratuits, écrire ou s'adresser de 2 à 4 heures à M. de Cuperly, 4, rue de Béthune, Lille. 19457

Serrurier
On demande un demi-ouvrier, rue du Metz, 29, Lille. 22811

On demande une BONNE
de 16 à 18 ans, pour aider au ménage, rue Faidherbe, 18, au 2e. Certificats exigés. 22812

On demande une SERVANTE
chez Vasseur, 6, rue de Maubeuge, près la gare Saint-Sauveur. 22813

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
L'AVENIR
Anonyme à Capital variable
3-5-7, Rue Vallon, ROUBAIX

La Boulangerie Coopérative **L'AVENIR** est celle qui fabrique le meilleur pain et assure à ses adhérents les plus gros bénéfices.
L'Avenir a distribué, pour l'exercice 1903, 30 pour cent ou
15 CENTIMES PAR PAIN
tout en vendant 50 centimes ses excellents pains de gruau et ses non moins bons pains bis ou pains de ménage. — Pour jouir de ces avantages, il suffit de prendre du pain ou d'adresser à la Direction ses nom et adresse. L'inscription est gratuite.
Les adhérents sont servis chaque jour à Roubaix, Tourcoing, Mouvaux, Wattrelos, Croix.

PRÊT à touss. sign. 4 %, remb. 10 ans ou par acomptes. Créd. Général, 45, r. Belles-Feuilles, Paris.

Évitez la chaleur en été
Ménagères prévoyantes et soucieuses de votre santé, employez le **Réchaud à Gaz** qui, à tout moment, vous rendra d'énormes services, soit pour la cuisson des aliments, soit pour les différents autres besoins domestiques. Vous réaliserez ainsi une réelle économie de temps et d'argent, tout en obtenant le maximum de propreté et de commodité.
S'adresser, pour renseignements et choix d'appareils :
Rue du Curé, 16, à ROUBAIX

PHOTOGRAPHIE ELKAN
74, Rue Pellart, ROUBAIX
PREMIÈRES COMMUNIONS
Portraits très soignés depuis **5** fr. la douzaine
Portraits Artistiques à **10** fr. avec une
MAGNIFIQUE PEINTURE A L'HUILE SUR BOIS

NOBLET & Cie, 5, Avenue de l'Opéra, Paris
Le plus puissant et le plus agréable des Toniques et Reconstituants
VIN et ELIXIR BRAVAIS
Kola, Coca, Guarana et Cacao réunis (Tannates de Caféine, Cocaïne et Théobromine)
Pour apprécier leur valeur, consultez votre Médecin. Envoi franco et gratis de la Brochure illustrée
Toutes bonnes Pharmacies

Maison fondée en 1883 — **BON GÉNIE** — 200.000 abonnés
LILLE, 4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4, LILLE
VEND de TOUT à CRÉDIT
payable en UN AN
CONDITIONS SPÉCIALES AUX FONCTIONNAIRES
Expéditions franco. Catalogue et échantillons sur demande
REPRÉSENTANTS :
CROIX : Brocart, 101, rue Kléber. **ROUBAIX : Caulier,** 168, rue du Collège. **TOURCOING : Loridan,** 24, rue de Gand.

4

FLÉTRIE !

Par Jules de GASTYNE

PREMIÈRE PARTIE

Sans parler, l'homme tend une lettre qu'il tient à la main, toute ouverte.

La comtesse y jette les yeux, pousse une exclamation étouffée et s'appuie, chancelante, au pommeau de la selle pour ne pas tomber.

Voici ce que le billet contient :

« Accident arrivé au comte. Venez vite ! »

La comtesse a comme un éblouissement. Ses yeux se troublent.

Puis, se remettant un peu, elle demande :

— Quel accident ?

— Une chute de cheval.

— Grave ?

— Je ne sais pas, répond le messager.

— Et où est-il ?

— Dans une cabane, dans la forêt, où on le soigne.

— Oh ! conduisez-moi ! conduisez-moi, vite !

— Oui, madame.

La comtesse essaie de dominer sa douleur, l'angoisse qui la paralyse, et elle se précipite dans sa chambre en appelant ses femmes pour lui mettre son amazone, puis elle ordonne de seller le cheval le plus rapide, de courir à Poitiers chercher des médecins, de tout préparer pour soigner le comte, qui est blessé.

Le papier, échappé à ses mains, s'est envolé au milieu de la pièce.

Elle ne s'en aperçoit pas.

Elle est folle d'impatience et de crainte.

Elle voudrait être partie déjà. Etre près de son mari.

Et elle ne sait rien.

Cet homme ne peut rien lui dire.

Il se prépare, lui aussi, à partir, à guider la comtesse.

Il bouchonne son cheval, dont la croupe est toute blanche d'écume.

Et si le comte était gravement blessé, s'il était mort !

Cette idée tout à coup surgit à l'esprit de la comtesse, glace le sang dans toutes ses veines.

Elle ne prend pas le temps d'achever sa toilette, saisit ses gants, son chapeau, saute en selle, et elle part derrière l'homme.

Comme elle ne marche pas assez vite à son gré, elle éperonne le flanc de sa monture, excite le cheval du messager, et tous les deux volent sur la route dans un nuage de poussière dorée.

Ils sont à la lisière de la forêt.

Ils y pénètrent.

L'ombre des arbres descend sur eux.

Et la comtesse fouille de tous ses yeux les taillis sombres.

Est-ce là ?

Pas encore.

Elle n'arrivera donc jamais ?

Mon Dieu, mon Dieu, si c'était trop tard !

Si elle ne revoyait plus le comte vivant !

Elle ne survivrait pas à ce malheur.

Elle cherche encore.

Où est-ce donc ?

La forêt est, autour d'eux, pleine d'ombre et de silence.

Le pas affolé des chevaux résonne sur le sol durci de l'allée.

Puis l'homme montre au loin une masure, une masure cachée sous les arbres, et dit :

— C'est là !

La comtesse, éperdue, n'écoute plus rien, ne l'entend plus.

Elle enfonce d'un élan furieux ses éperons dans le flanc de sa monture, qui se rougit de sang.

Et elle part comme la foudre...

La voilà devant la cabane.

Elle saute à terre, lâche la bride de son cheval, qui disparaît sous les arbres, et, d'un coup de poing, elle enfonce la porte.

Elle crie, en entrant :

— C'est moi, mon ami, me voici !

Elle ne voit d'abord personne.

Puis, de l'ombre, une silhouette se détache, et, tout à coup, elle voit devant elle, debout, un homme masqué.

Elle demande :

— Le comte ! Où est le comte ? Où est mon mari ?

L'homme ne répond pas, ne bouge pas.

Il la regarde !

Alors la comtesse sent l'effroi entrer dans son âme.

Elle recule vers la porte.

L'homme se met devant elle pour lui barrer le chemin.

Un rire amer plisse les lèvres de la comtesse.

— Ah ! je comprends, fait-elle, c'est un guet-apens !

Elle lève sa cravache pour frapper l'homme...

— Ah ! bandit !

L'autre reste impassible, la regardant. A l'effroi de la comtesse se mêle un sentiment de joie.

Son mari n'est pas blessé.

On a menti pour l'attirer là.

Il lui est égal de risquer sa vie si son mari est sauf.

Elle dit à l'homme, d'un ton de mépris :

— Vous auriez dû me prévenir que c'était pour me voler, j'aurais apporté de l'argent. Je n'ai rien sur moi, pas même des bijoux.... Mais vous pouvez fixer la somme que vous désirez, mon mari la donnera.

L'homme garde toujours le silence, et ce silence devient effrayant.

Que veut-il ?...

Pourquoi a-t-il attiré là la malheureuse femme ?

La comtesse, en voyant l'expression de ses yeux, tremble de comprendre, et cela lui semble plus horrible que tout ce qu'elle aurait pu imaginer...

Elle le regarde à son tour...

Il est enveloppé tout entier d'une sorte de cagoule qui le cache des pieds à la tête et laisse voir seulement l'éclat effrayant de ses yeux.

Ni le cou, ni la main, rien n'est à découvert.

Aucune parcelle de chair.

On voit que le misérable a pris toutes les précautions pour n'être pas reconnu.

Il ne parle pas pour qu'on n'entende pas le son de sa voix !

Qui est-il ? A quel monde appartient-il ?

La comtesse le connaît-elle déjà ? A-t-il peur de se trouver un jour avec elle ?

Toutes ses pensées se pressent en tumulte dans l'esprit de la comtesse Myrane.

Elle aimerait mieux des menaces, des injures que ce silence, que ce silence implacable qui la glace... qui est à lui seul une menace plus terrible que tout ce qu'on pourrait dire.

Elle cherche autour d'elle une issue pour fuir...

Mais l'homme, sans parler, va fermer la porte.

Une peur terrible s'empare de la comtesse.

Elle court à la fenêtre, à l'unique fenêtre de la cabane pour crier, pour appeler.

L'homme y est arrivé avant elle... et il l'empêche d'en approcher.

Eperdue, folle, la comtesse s'écrie :

— Mais que veux-tu donc, misérable, que veux-tu de moi ?

L'homme garde le silence...

— Ma vie ?... Tue moi ! Tue moi tout de suite ! Mais, avant de mourir, je te marquerai. Je déchirerai ta face infâme, ta face de Judas, pour que mon mari te reconnaisse et me venge !

Et elle se rue sur l'homme.

L'homme l'écarte de son bras puissant.

Son silence devient formidable.

La comtesse a conscience de sa faiblesse.

Elle voit que rien ne peut la sauver.

Elle est seule, faible...

Personne ne peut entendre ses cris.

Alors, elle tombe à genoux.

— Grâce ! supplie-t-elle, et ce que vous voudrez... Ce que vous demanderez...

L'homme ne l'écoute pas...

Il reste immobile, sans un geste.

Son regard, qui la fixe toujours, demeure inexorable.

Et la comtesse y voit passer des lueurs qui achèvent son épouvante.

Elle est si belle !

Son désespoir, sa détresse donne à l'expression de sa physionomie, à l'éclat de son regard, une animation, une vie extraordinaires...

Et elle lit dans les yeux de l'homme la surexcitation de ses désirs.

Alors, elle se sent perdue.

Elle se relève.

Elle veut lutter, lutter jusqu'à la mort.

Elle a conservé sa cravache. Elle la lève de nouveau, pour frapper, cette fois...

Mais l'homme a pris le bras qui tient l'arme, et, sans effort, il la lui arrache.

— Lâche, siffle la comtesse.

Et elle recule avec un mouvement de dégoût et de terreur.

— Ah ! fait-elle. J'ai été enfermée avec des animaux immondes, et jamais ils ne m'ont inspiré une telle répugnance !

(A suivre.)